

Plus loin

Il sortit de la maison au moment précis où l'été commençait. Un frémissement dans les arbres, une syncope, un soupir qui monte au cœur de la rue, une hésitation à l'intérieur même du temps, comme si la nature attendait d'être bien certaine que les beaux jours sont vraiment là. Juste après avoir passé la grille du jardinet, il marqua un court arrêt, un bref instant de flottement, un scrupule, peut-être, puis il allongea le pas et descendit le long des grands murs qui cernaient le terrain de sport. Il était tôt. Il ne croisa que la vieille Albertine qui, malgré ses soixante-dix-huit ans, hâtait le pas pour être la première à la boulangerie. Cette dernière marmonna quelques imprécations bien senties dans sa barbe lorsqu'il ne répondit pas à son salut et s'étonna un peu plus loin de voir ses volets encore fermés alors qu'il était dehors. Mais l'information se perdit bien vite dans les méandres de sa mémoire fatiguée. En retournant chez elle avec sa baguette de pain, elle avait déjà oublié qu'elle l'avait rencontré de si bonne heure.

Arrivé au bout de la voie, il tourna à gauche, route de la Croix d'En-haut, et entama la grimpe de son pas sûr d'ancien facteur de campagne. La marche ne lui faisait pas peur, il l'avait pratiquée toute sa vie. Durant quarante ans, il avait parcouru les chemins, allant de hameau en hameau, de ferme en ferme, transportant le courrier, les colis, l'argent des retraites, et bien souvent d'autres marchandises qui ne passaient pas par la poste. Des services qu'il rendait aux gens les plus isolés. Il connaissait toute la contrée à vingt lieues à la ronde, toutes les routes, tous les sentiers. Il savait dans quelles haies nichait la grive musicienne ou le chardonneret élégant, dans quelles prairies gambadait le lièvre commun, à l'orée de quel bois on apercevait souvent le chevreuil et sa harde. Il pouvait nommer chaque lieu-dit et appeler tous les habitants par leur prénom. Mais ce jour, il ne pensait à rien de tout cela. Il mettait un pied devant l'autre, c'est tout. En passant devant la ferme du Puysserré, il ne vit même pas Antoine, son conscrit, qui lui adressait un bonjour de la main. Il avançait, la tête vide, attentif seulement au rythme de sa respiration, au monotone mouvement de ses jambes, au choc de ses pieds sur le sol. Bientôt, le goudron céda la place à la terre sans qu'il ralentisse son allure. Il avait, à force, enregistré tous les pièges du chemin, l'ornière boueuse qui retenait la chaussure, le dévers surnois qui vous poussait vers le fossé, le tas de cailloux qui vous tordait les chevilles. Il alla ainsi longtemps, sans prendre un instant de repos, et quand le soleil atteignit son zénith, il était arrivé aux confins du pays qu'il connaissait. Plus loin, il n'était jamais allé...

Au village, quelques voisins remarquèrent assez vite la maison toujours close de l'ancien facteur. À neuf heures, certains s'en amusaient encore, raillant celui qui, selon eux, avait « une panne d'oreiller ».

- Le Roland a dû drôlement faire la foire, pour point être levé, à c't'heure !

À dix heures, les plus proches commencèrent à s'inquiéter. On se mit à en parler. Dans la rue, dans les commerces, et en une demi-heure, tout le monde était au courant, mais personne n'avait encore eu le courage d'aller frapper à la porte. Il fait dire qu'en vieillissant, Roland avait pris un caractère de cochon et qu'il avait souvent, le vin aidant, tendance à s'emporter. Seul Marius, le patron du Café de la Mairie, osait l'affronter. À dix heures quarante-cinq, il quitta l'arrière de son comptoir et vint cogner à l'huis, suivi, pas de trop près, par quelques curieux. Évidemment, personne ne répondit. Après avoir appelé, frapper à s'en faire mal

aux mains, Marius se décida à faire jouer la poignée. La porte n'était pas verrouillée... Depuis l'entrée, il cria encore une ou deux fois le nom du postier, puis, devant le silence persistant, pénétra dans la demeure. Le tour des quatre pièces ne lui prit qu'une poignée de secondes. Il devait se rendre à l'évidence, Roland n'était pas chez lui ! Le lit n'avait pas été fait et le bol du petit déjeuner était encore sur la table de la cuisine.

Il y eut beaucoup plus de monde que d'habitude, à l'heure de l'apéro. Et bien sûr, toutes les conversations tournaient autour du même sujet : où était passé Roland ? Les conjectures allaient bon train, plus ou moins réalistes ou complètement fantaisistes, une seule chose était sûre, ce n'était pas normal ! Roland, qu'il aille aux champignons, cueillir des pissenlits ou taquiner le goujon, ne partait jamais seul. La plupart des compères qui s'enivraient de vin et de suppositions hasardeuses sur sa disparition avaient déjà au moins une fois accompagné le facteur dans l'une de ses expéditions. En quelques verres, ils avaient tous oublié le côté bougon du personnage pour ne se rappeler que les bons moments passés en sa compagnie. Puis chacun rentra chez lui pour déjeuner avant de retourner vaquer à ses activités.

En fin de journée, la même question circulait de bouche en bouche, amenant toujours la même réponse, comme un écho vain :

- T'as vu Roland ?

- Non, et toi ?

Il semblait bien s'être volatilisé, jusqu'à ce qu'Antoine, vers six heures du soir, s'arrête boire un coup au Café de la Mairie. En quelques mots, il devint le centre de l'attention de toute l'assemblée.

- Ch'ais pas c'qu'il avait, le Roland, ce matin, y m'a même pas répondu, quand j'l'ai salué !

La gendarmerie fut prévenue, des battues furent organisées, les chiens de chasse réquisitionnés, mais l'orage de la nuit avait effacé toutes traces. Après trois jours de recherche, Roland restait introuvable.

Paul Éric A.